

NOTE CRITIQUE
CRITIQUE LITTÉRAIRE ET PHILOSOPHIE

Si la littérature nouvelle est devenue littérature, pour reprendre l'expression de Claude Mauriac¹, la nouvelle critique n'est pas devenue acritique. C'est une des vertus de la pensée critique que de pouvoir absorber sa propre négation - pour le malheur des esprits monophtones qui ne veulent voir de la critique qu'une certaine façon, quand ce n'est pas une contrefaçon, et qui ne veulent la faire que d'une certaine manière, impérieuse et exclusive.

Serge Doubrovski, dans un livre récent Pourquoi la nouvelle critique² entreprend de défendre et d'illustrer la nouvelle critique contre ceux qui crient incontinent à l'imposture quand les demi-vérités qu'ils gardent jalousement se changent en évidences assaillies et en apparences contestables.

La querelle épisodique, qu'a provoquée Raymond Picard avec un pamphlet qui se voulait virulent³, n'a pas peu contribué à donner de l'éclat à un auteur, qui pour être honnête, n'en était pas moins obscur. Ce débat a soulevé un coin du voile sur le labeur quelque peu caché d'une critique officielle et discrète. Discrète jusqu'à ce que Picard explose. Et cela a donné un feu d'artifice, une pétarade dont nous n'avons pas besoin de recueillir les échos ici.

L'affaire Barthes-Picard⁴ occupe toute la première partie de l'ouvrage de Doubrovski. Les chapitres suivants sur "Critique et sciences humaines" se limitent à un tour d'horizon rapide de quelques tendances de la nouvelle critique, de la psychanalyse à la sociologie. Doubrovski s'en prend avec raison aux prétentions objectivistes d'un Mauron ou d'un Goldmann qui espèrent restituer à l'oeuvre littéraire sa vraie dimension en la situant, pour l'un, dans le contexte d'une genèse individuelle qui échappe à la conscience par toutes les ressources secrètes d'un inconscient tout-puissant, pour l'autre, dans la totalité socio-historique d'un monde où le sujet n'est jamais plus que la singularité, comme l'on dit en géométrie relativiste, du champ de la conscience collective. A part une note assez longue sur le langage⁵ - c'est d'ailleurs le seul passage significatif sur cet important problème - il n'y a rien de neuf ici. Ce qui nous intéresse davantage, c'est la partie de son livre que Doubrovski consacre aux rapports de la critique et de la philosophie.

La critique littéraire, inspirée par l'inquiétude philosophique, doit cesser "d'être simple série de questions sur la littérature pour se faire mise en question de la littérature"⁶. L'ancienne critique, impressionniste et plus souvent pointilliste, se plaisait dans l'incertain d'une culture philosophique en granules et se faisait fort de citer les bons mots et les passages

intéressants des philosophes. Avec la nouvelle critique, c'est toute la tradition dillettantiste de la critique qui est mise en question. La critique, si elle veut rester fidèle à sa vocation profonde, doit être une réflexion philosophique sur la littérature, selon Doubrovski⁷. Elle doit établir ses assises dans le sol primitif d'un cogito actif, d'une subjectivité fondatrice. Plus près de Sartre et de Merleau-Ponty que de Descartes ou de Husserl, l'entreprise critique s'apparente à la quête du sens philosophique; elle peut devenir psychanalyse existentielle ou phénoménologie du sensible, elle est toujours l'oeuvre d'une subjectivité pleine et entière⁸.

Après ce bref examen du livre de Doubrovski, nous pouvons nous demander dans quelle mesure l'auteur a rempli son dessein: celui de justifier la nouvelle critique. Il faut rappeler d'abord que cet ouvrage sous-titré Critique et objectivité sera suivi d'un autre intitulé Critique et subjectivité. Ce sera sans doute ce second volume qui tentera de répondre à la question "pourquoi la nouvelle critique?", celui-ci ayant servi à étayer la question, à lui donner toute l'ampleur d'une question importante et vague. C'est en effet un peu avec le sentiment de l'indéfini que nous laisse Doubrovski. Il ne suffit pas de dire que la critique et la philosophie ont des destins conjoints pour définir l'aventure commune des langages et leur salutaire divergence.

Comment désigner "une conscience, qui se détournant de la philosophie et de son discours universalisable, se laisse fasciner par l'oeuvre et par le risque inhérent à l'oeuvre" pour poser la question dans les termes de Jean Starobinski⁹?

L'analyse existentielle issue de Sartre, dont Doubrovski se fait le défenseur, correspond à un certain type de critique qui ne semble pas dominer la recherche actuelle. La critique sartrienne n'est pas pour autant dépassée et si l'on en juge par les fragments du volumineux Flaubert à paraître, elle risque pour un temps encore d'éclipser les oeuvres moins ambitieuses et d'étouffer les voix moins altières. Comme quoi, les philosophes-critiques sont aussi bien chez eux dans la littérature que les critiques-philosophes et qu'il ne faut pas dédaigner leurs fleurs de Tarbes à eux... L'exercice de la critique n'est plus total et souverain que chez Maurice Blanchot¹⁰, selon nous. Plus qu'aucun autre, il s'est voué à la recherche infinie de l'oeuvre, à la patiente circumnavigation de l'acte d'écrire. Attentif à l'oeuvre des plus grands, d'abord à celle de Mallarmé, Blanchot s'avance vers le centre dérobé, le milieu évanoui de l'oeuvre, qu'il nomme le "neutre". Le neutre, c'est ce qui échappe au je et au tu, la dimension interstitielle où s'insère subrepticement l'acte d'écrire; l'écriture, pour Blanchot, est le degré zéro, si nous voulons emprunter la terminologie de Barthes. L'approche critique du neutre n'est pas chez Blanchot une entreprise différente de la création. Des romans rigoureux et énigmatiques viennent resserrer encore

l'étreinte irréaliste d'un cercle magique où la proie est l'absence de nulle présence. Cette très insensible accession à une suprême proximité du neutre est philosophie, plus que l'ordinaire philosophie et Blanchot n'est pas étranger à la pensée de Jaspers et de Heidegger.

Si Blanchot est venu à la philosophie de la littérature, d'autres font le chemin inverse. Ainsi Jacques Derrida qui interroge si profondément les oeuvres de ces mallarméens que sont Georges Bataille, Antonin Artaud et Edmond Jabès¹¹. L'oeuvre littéraire est le signe vestigial d'une différence tracée sur le sol fragile d'avant la conscience. La reprise du neutre s'effectue ici par le chemin d'une critique de l'oeuvre et de la pensée qui essaie de retrouver l'origine en la niant, en lui assignant d'être trace antérieure à toute chose dépisable.

La traversée de l'espace littéraire ne s'accompagne pas uniquement de la lecture des philosophes, mais d'une nécessaire réflexion philosophique, plus profonde et plus riche que le mot ne le laisse trop souvent entendre. Ecrire et penser sont peut-être les deux faces d'un même acte. L'écriture est à la parole ce que la conscience est à la vie. Toute conscience doit s'exprimer, toute pensée veut se dire dans un espace qui survit à sa naissance et crée sa propre durée. L'oeuvre de conscience et l'oeuvre d'écriture coïncident dans l'entreprise originelle de dire. On ne peut imaginer que la conscience précède le langage, se donne en quelque sorte le langage. Il faut donc penser que conscience et langage ont été dès l'origine contemporains, suivant une avenue qui nous est encore cachée. Le langage est la matrice commune de la littérature et de la philosophie et de tout le reste qui doit "dire quelque chose". Mais la littérature, suprêmement la poésie et la philosophie, n'ont pas de savoir à communiquer, mais ont à dire ce qui se donne à dire et "il" ne se donne que pour être dit: "Il" y a à dire et "il" n'y a que pour être dit.

En conclusion, pour résumer des travaux personnels, nous avons étudié un exemple unique dans l'histoire de la pensée, sans doute le plus riche de sens qui soit, celui de Hegel et de Hölderlin, où la poésie nous a semblé parler dans la proximité de la philosophie l'autre langage, le langage qui dit l'autre dans l'altérité de la hauteur et où la philosophie veut dire le total, la totalité dans la circulation immanente du sens. Le langage autre et le langage total définissent pour nous les vocations respectives de la poésie et de la philosophie. Si nous disons rapidement que la prose, comme prose du monde, tente de dire l'intérieur, le dedans du vécu, pouvons-nous dire aussi que la critique, comme l'a bien vu Michel Foucault à propos de Blanchot, est la pensée ou le langage du dehors. Langage apatride, inquiet et solitaire, la critique, quand elle est littéraire, trouve dans l'oeuvre sa raison et son excuse, son refuge et son exil. La critique ne peut être qu'itinérante. En quoi la philosophie peut lui servir de guide ou de compagne de route.

NOTES

1. Claude Mauriac, L'alittérature contemporaine, Albin Michel, Paris, 1958.
2. Mercure de France, Paris, 1966.
3. Nouvelle critique ou nouvelle imposture, J.-J. Pauvert, 1965.
4. On se souvient que c'est l'ouvrage de Barthes Sur Racine qui avait attiré sur lui les foudres de Picard.
5. Ouvr. cit., pp. 97-98.
6. Id., p. 189.
7. Id., p. 182.
8. Id., p. 257.
9. "Les directions nouvelles de la recherche critique", dans Preuves, n° 172, juin 1965, p. 30.
10. Nous renvoyons à l'hommage à Maurice Blanchot publié récemment dans Critique, n° 229, juin 1966.
11. L'écriture et la différence, Ed. du Seuil, Paris, 1967.
12. Cf. "Hommage à Maurice Blanchot", Critique, n° 229, juin 1966, p. 523 et ss.